

VENEZUELA

Des recompositions territoriales toujours entre richesse et pauvreté

Jusqu'au début du XXe, le Venezuela était resté un pays peu attractif en dehors des plantations de cacao lorsque l'exploitation pétrolière vint bouleverser son économie et sa société. Cette fabuleuse richesse lui permit de devenir, en 60 ans, le pays le plus riche de l'Amérique Latine offrant, dès 1985, un PIB/h de 3 800\$, alors qu'il était, au début du siècle, l'un des plus pauvres. Non seulement le pétrole a ouvert le pays au reste du monde, mais il a facilité une mise en valeur d'une partie de son espace accompagné, à partir des années 70, d'un aménagement du territoire en faveur du développement régional. Pour y arriver, le Venezuela a eu une politique d'accueil à la fois aux migrants mais aussi aux capitaux et aux sociétés étrangères, contrariée par des périodes de nationalisation des ressources (1976) et depuis une décennie par la série de crises qui provoque un repli économique et une grande pauvreté (3 343\$/h PIB 2003). Cette situation paradoxale repose encore sur un modèle de développement inadéquat "pour semer le pétrole" et explique les affrontements actuels des divers acteurs vénézuéliens et étrangers pour bénéficier des prix élevés lié à l'actuelle demande mondiale.

Le Venezuela (912 000 km²) concentre l'essentiel de ses habitants et de ses activités dans le nord du pays et principalement dans la cordillère littorale centrale. Pourtant, le peuplement initial est ici aussi andin avec des mouvements de descente vers les piémonts et les plaines en même temps que l'exploitation du pétrole attire vers des espaces neufs des travailleurs et que la planification lançait un pôle de développement industriel en Guyane. Avec 26 millions habitants, dont 86% en ville, le territoire reste encore faiblement occupé laissant dans le sud des espaces vides. Le taux de croissance démographique reste élevé (1,9%) et l'urbanisation est une des plus forte d'Amérique latine (85%) en dépit des efforts de colonisation rurale pour retrouver la suffisance alimentaire, de la construction de routes et d'une politique sociale à travers tout le pays.

La géographie impose des différences spatiales très fortes.

La montagne impose une organisation tripartite du pays un peu différente des autres pays andins. Elle sépare ici une étroite façade sur la mer caraïbe et la dépression du lac de Maracaibo (14 500km²) d'une vaste plaine intérieure, les *Llanos*, drainée par le fleuve Orénoque qui rejoint les confins amazoniens, au sud, et le massif des Guyanes, au sud-est. Dans les Andes, les distances sont courtes entre les géosystèmes, alors que les vastes plaines centrales du pays sont plus homogènes. La cordillère est divisée en deux chaînes principales séparées par de profonds fossés (vallées Chama et Motatán). Le sommet le plus élevé, le Pic Bolivar atteint 5007 m. On distingue la cordillère andine de la cordillère littorale séparée l'une de l'autre par une zone de transition autour du bassin de Barquisimeto. L'altitude s'abaisse le long de la mer des Antilles, avant de disparaître sous la mer à l'Est de Caracas pour réapparaître dans la guirlande insulaire des Caraïbes. Cette cordillère littorale est doublée par une autre cordillère qui borde les Llanos et qui se poursuit par la dépression de Aragua jusque dans l'île de Trinidad.

Le climat, commandé par la convergence intertropicale se différencie en fonction de la latitude et de la topographie. Le haut bassin de l'Orénoque est le domaine de la forêt ombrophile amazonienne avec des températures moyennes autour de 25° et des précipitations annuelles de l'ordre de 2 800 mm. L'Orénoque, le deuxième fleuve de l'Amérique du sud après l'Amazonie, long de 2 710 km, est navigable par des bateaux de mer jusqu'à Ciudad

Guayana. Les hauts plateaux de Guyanes et surtout les Llanos connaissent une longue saison sèche avec des pluies d'été d'environ 1 500 mm par an concentrées sur 6 mois. Les crues andines associées à la faible pente y provoquent de vastes inondations. Les *llanos* de l'Apure sont d'ailleurs amphibies comme l'est également le delta de l'Orénoque (Amacuro). Le sud du lac de Maracaibo est humide alors que le nord est semi-aride.

Dans les Andes, une mosaïque de paysages, tantôt humides tantôt semi-arides, s'impose en fonction de l'étagement. Les cultures disparaissent vers 3 500 m pour laisser place au *Páramo*, steppe froide et humide sans même des prairies d'altitude. Le café trouve sa place jusqu'à 2000 m. En basse altitude, alternent les dépressions fermées sèches et les versants au vent humides. Les cacaoyères ont trouvé leur place dans les basses terres humides du littoral. Bien individualisées à la fois sur le plan géographique, les régions vénézuéliennes le sont également sur le plan historique.

La région andine retrouve un nouvel essor

Avec 25% du territoire et 80 % de la population, elle représentait, au début du XXe, l'essentiel du pays. Les densités paysannes y sont encore élevées (80 h/km² contre 28 h/km² moyenne nationale). Les fondations urbaines coloniales contrôlèrent les bassins et les piémonts vers le Lac de Maracaibo ou vers les Llanos. Dans la 2e moitié du XIXe siècle, les plantations de café se sont développées entre 800 et 2 000 mètres assurant la prospérité régionale autour de Mérida, San Cristobal et Trujillo tandis que les plantations de canne occupèrent les terres basses. Des voies ferrées reliaient le piémont aux ports lacustres d'où l'on gagnait Maracaibo. Les plantations de cacao apparaissent dans la zone de Valencia avec comme débouché maritime Puerto Cabello. Cette économie de plantation attire les populations antillaises.

L'exploitation pétrolière va rapidement bouleverser cette économie andine par sa capacité d'attraction sur la population et sur la désarticulation de l'économie qu'elle introduit. En effet, la hausse des salaires rendait peu compétitif le café vénézuélien, malgré sa qualité. Les élites recherchent des investissements plus rentables en ville et les travailleurs, des salaires élevés dans les nouvelles zones pétrolières ou dans le secteur de la construction des villes en pleine croissance. La région andine affronte mal l'ouverture des voies de communication. Le changement social est fort marqué par l'adoption d'un modèle de vie américanisé et urbain grâce à la manne pétrolière. La région andine connaît alors une longue phase de régression au moment où la pression démographique devient forte engendrant la paupérisation de ses habitants dont 72% vivent de l'agriculture. Les campagnes se vident alors que les nouveaux territoires du pétrole importent plus facilement leur nourriture de l'étranger.

La deuxième moitié du XXe enregistre quelques reprises correspondant à une meilleure utilisation des terres agricoles. Le café a repris, dès 1970, grâce à l'aide de l'Etat ainsi que les cultures bénéficiant de travaux d'aménagement (arrosage). Le niveau de vie s'améliore et contribue à maintenir sur place la paysannerie. Depuis deux décennies, le développement du maraîchage, introduit dans les hautes vallées, transforme ces zones ingrates de montagne en zones dynamiques de production de légumes frais d'origine tempérée. Ce sont les seules terres du pays à offrir les conditions écologiques spécifiques pour répondre à la demande urbaine. 300 petits périmètres (28 000 hectares) assurent une à trois récoltes par an. En dépit des efforts des institutions d'aménagement régional (barrages), les villes sont restées des centres tertiaires cherchant dans le tourisme une diversification économique. Mérida et San Cristobal commercent activement avec la Colombie et l'ensemble Valera-Trujillo dirige le versant occidental.

La position privilégiée de la cordillère littorale : la région- cœur du pays

La cordillère de la Costa est plus caribéenne qu'andine. Moins élevé, l'étagement se limite aux terres chaudes et tempérées. Les précipitations y sont plus limitées surtout à l'ouest. Le Pic Naiguata atteint 2 765 m. Mais, elle est une barrière aux échanges entre les *Llanos* et la mer. Le bassin de Valencia et la vallée de Caracas jouent un rôle moteur dans l'organisation de l'espace. Cette zone centrale (District Central, états de Carabobo, d'Aragua et de Miranda, regroupent, sur 36 340 km², soit 5% du territoire, 40% de la population. C'est le cœur du pays irriguant chacune des régions par un réseau d'autoroutes très complet reliant les villes les plus importantes du pays. Localement, la jonction ville-port est primordiale, Caracas, devenue capitale en 1731, avec son port la Guaira et son aéroport international de Maiqueta, compte plus de 4 millions habitants et Valencia et Puerto Cabello, près de 2 millions habitants. Ce dernier est le plus grand port du pays, avec des activités industrielles jusqu'à Morón (raffinage pétrole à El Palito). Ainsi, l'axe sud-nord des Andes vers l'océan par Maracaibo a été remplacé en importance par l'axe est-ouest Caracas-Maracaibo impulsant entre les deux les régions de Valencia (1 500 000 h), Maracay (800 000 h) et celle de Barquisimeto (1 000 000h). Les sols bien arrosés ont permis l'essor d'une agro-industrie (canne à sucre, cacao, café, agrumes, tomates et élevage laitier). C'est également la plus grande région industrielle avec 66% des emplois industriels dans les secteurs de la mécanique, de l'automobile, de la chimie, du textile et de l'alimentaire.

La capitale Caracas est le principal foyer économique du pays pour s'être affirmée, dès le début, comme centre de décision des compagnies étrangères et a bénéficié très tôt des retombées économiques du pétrole. Ne pouvant s'étendre dans une zone trop montagneuse, Caracas étend son influence directe sur l'axe routier vers Valencia qui accueille l'essentiel des investissements immobiliers et industriels. Son paysage à 900 mètres d'altitude est, dès les années 50, fortement marqué par un urbanisme à l'Américaine: tours, autoroutes urbaines et échangeurs laissant les pentes aux *ranchos* colorés de l'habitat populaire. Les centres d'affaires s'échelonnent tout au long de la vallée encadrée par la cordillère de l'Avila (2100m). L'étroite plaine littorale a une vocation balnéaire.

La grande diversité de la région du lac Maracaibo

Cette région offre des plaines alluviales au sud et sud-ouest du lac et des collines et bas plateaux à l'est et au nord-ouest. Le climat est très chaud (28° moy./ an) avec des pluies très abondantes au sud-ouest du lac (2000 mm) qui diminuent fortement vers le nord (300 mm); la péninsule de la Gajira est semi aride. La route panaméricaine le long du piémont andin facilite le développement de l'agriculture et de l'élevage. Dans le sud, la région marécageuse assainie a laissé la place aux pâturages (55% du lait du pays) et aux palmiers à huile. Les paysanneries traditionnelles (maïs, canne, banane) continuent de cultiver les pentes provoquant une forte érosion. La péninsule semi-aride du Falcon maintient un élevage de chèvres et des cultures sur les hauteurs. Coro (100 000h) est devenue une ville musée.

La plus grande zone pétrolière du Venezuela

Le nord-ouest du lac est la grande zone pétrolière du Venezuela (80% de la production sur 40 000km²). L'exploitation a commencé, d'abord, sur la rive orientale du lac, à partir des gisements les plus riches qui ont donné naissance aux villes de Tia Juana, Cabimas, Lagunillas et Bachaquero, puis sur la rive occidentale (La Paz, Campo Mar) puis en off-shore et de nouveau sur la rive orientale et la plate-forme continentale du golfe du Venezuela. C'est une des plus grandes zones de production mondiale (dès 1970, 7% de la production mondiale soit 3 millions barils par jour). Cette succession de phases se traduit dans les paysages : gisements épuisés (Cabimas, Lagunilla) ou ralentis (Mene Grande découvert en 1914)

voisinant avec des équipements récents. Les puits sont reliés par oléoducs aux ports d'embarquement et aux raffineries du sud de la péninsule de Paraguaná (las Piedras, Punto Fijo) où sont installées les énormes raffineries de Cardon et Amuay produisant 62 % du pétrole raffiné vénézuélien. Créée en 1970, cette dernière a été la plus grosse raffinerie du monde avec une capacité de 100 000 barils par jour. Le centre pétrochimique d'El Tablazo est sur l'océan.

La production pétrolière n'a pas constitué de véritables régions mais des zones de production qui ont attiré des populations dans des secteurs dépourvus d'habitants, d'infrastructures et de centres urbains. Ce sont les compagnies qui ont créé les premiers équipements (pistes et camps).

Maracaibo, capitale de l'état du Zulia, ville ancienne de plus d'un million d'habitants est après avoir été la ville des compagnies pétrolières, une véritable capitale régionale (1 500 000 h) dirigeant depuis la rive occidentale du lac, les centres anciens, les villes du pétrole (Cabimas 250 000 h), la zone charbonnière et les centres agricoles. Le trafic portuaire reste limité du fait de l'absence d'industries autre qu'alimentaire ou textile (coton) malgré le développement agricole et l'exploitation charbonnière récente qui donna naissance à un complexe sidérurgique (1 million t d'acier avec le charbon du Guasare).

Le littoral Oriental de plus en plus intégré

Les montagnes littorales ont un développement limité par la sécheresse même si certains secteurs sont bien arrosés associant une agriculture de plantation en crise (cacao, tabac sur une mosaïque de régions sèches ou humides). Or, ces zones sont relativement peuplées en relation avec les possibilités d'une agriculture vivrière et d'un élevage peu rentable. Ce faible dynamisme régional est localement bouleversé par des activités spécifiques : la pêche alimente des conserveries à Cumana destinées à la consommation nationale et le pétrole qui provient de la zone située au nord de l'Orénoque où les gisements de Maturin, Temblador, el Tigre et même de Tucupita dans le delta Amacuro produisent 17% du total national. L'ensemble Barcelona-Puerto La Cruz (raffinerie, pétrochimie et port pétrolier) sert de capitale à cette région qui profite aussi de l'essor du tourisme sur l'île de Margarita (zone franche).

Ciudad Guayana, un pôle industriel privilégié

Cette ville de plus d'un million d'habitants est devenue en trois décennies, la grande ville d'industrie lourde. La région possède des mines de fer (El Pao et Cerro Bolivar) exploitées dès 1950 dont le minerai est transporté par voie ferrée jusqu'à l'Orénoque puis évacué par minéralier. L'industrie, la ville mais aussi la région ont été créés sur une décision d'aménagement du territoire, dans les années 70, dans le but de transformer sur place les ressources minières et d'entreprendre un développement régional à partir d'équipements créés de toutes pièces dans une région pratiquement vide. Très puissante, la *Corporación Venezolana de Guyana* créa des routes, un port fluvial, des zones agricoles mais aussi toutes les infrastructures industrielles Puerto Ordaz, ville nouvelle entièrement planifiée qui jumelée à la petite ville de San Felix est devenue Ciudad Guayana. Ces villes, à la croissance spectaculaire, ont attiré de la main d'œuvre de tout le pays et de Colombie tandis que des cadres venaient de Caracas et d'Europe méridionale. La construction, en deux étapes, du barrage de Guri sur le Caroni assure l'énergie non seulement aux industries locales mais à tout le pays. Le pôle industriel démarra, en 1974, avec la sidérurgie : cokerie, haut fourneaux, laminoir dirigés par SIDOR qui produisit jusqu'à 10 millions t d'acier. Puis, il est complété par la fabrication d'aluminium (2 millions t en 2002), dès 1977. Cet ensemble attira des sous-

traitants et des industries dépendantes. Ces très grosses unités de production entretiennent des liens avec toutes les branches du secteur industriel.

Les marges vénézuéliennes : une grande partie des Llanos, du massif des Guyanes et l'Amazonie

Seulement 15 % de la population vivent dans ces immenses savanes aux sols pauvres et difficiles à irriguer. L'Orénoque et ses affluents, Caroni (925km), Apure (815km) et Meta (1060km) représentent une masse d'eau énorme inutilisée en dehors des barrages sur le piémont des cordillères andines et littorales. Du contrôle des inondations dépend la mise en valeur des immenses nappes alluviales où la circulation est difficile. De ce fait, la colonisation agricole (coton et arachide) se développe sur les alluvions mieux drainées du piémont andin, où se trouvent des périmètres irrigués. Bénéficiant de l'exploitation pétrolière, Barinas est devenu le centre dynamique de l'ouest des Llanos relayant Ciudad Bolivar, capitale régionale ancienne, située à l'endroit le plus étroit sur le fleuve autorisant un pont pour la route vers Caracas. Partout, dans les Llanos de l'Apure, domine la grande exploitation d'élevage extensif de bovins rassemblés une fois par an pour le marquage. Des mines de bauxite y sont exploitées pour les industriels de Ciudad Guayana.

Marge territoriale, le Massif des Guyanes offre des plaines d'altitude (Gran Sabana) surmontées de plateaux de grès tabulaire (*tepuys*) de 2 000m d'altitude. Elle abrite encore quelques groupes indiens, les *pemones*, regroupés en villages autour des missions religieuses chargées de contrôler la frontière contestée avec le Guyana. Or et diamant occupent des mineurs regroupés autrefois autour du site d'El Dorado. La récente route avec le Brésil assure une ouverture entre Manaus et Caracas qui change peu à peu la donne régionale sur son passage.

La ceinture pétrolière de l'Orénoque, évaluée dès 1967, dut attendre la fin du siècle pour être exploitée pour que les projets atteignent la maturité technique et économique. Cela tient à la nature de ces huiles aussi difficiles à extraire qu'à transporter et à traiter. La taille exceptionnelle des gisements (54 000km²) appelle des projets de grande dimension, exigeants en capitaux mais surtout, pour ces huiles difficiles, des technologies innovantes.

Encore insuffisamment exploités, ces gisements ouvrent déjà une nouvelle frontière dans les Llanos et une nécessité d'interconnexion avec les réseaux existants. Le raffinage se fera, en premier lieu près de Barcelona-Puerto La Cruz, puis un deuxième raffinage en Allemagne ou en Louisiane selon les compagnies. Trois consortium rassemblant de nombreuses sociétés mondiales ont signé des contrats sur parfois 35 ans comme le projet Cincor où Total est opérateur à côté de PDVSA.

Une histoire et une géographie du pétrole toujours très prégnante

Fortement marquée par le pétrole, la société a vécu des changements brutaux lorsque la manne pétrolière s'est amoindrie, dans les années 80, laissant une partie de sa population dans la pauvreté. Les relations avec les compagnies étrangères ont toujours connu des phases d'entente et de mésentente. Si la nationalisation du pétrole en 1976, créa une nouvelle situation autour d'un Etat centralisé maîtrisant mieux les ressources nationales, les entreprises d'Etat contribuaient alors pour 40% du PIB et 90% des exportations. L'Etat contrôlait les investissements concernant le pétrole (P.V.D.S.A.), l'électricité, l'or, la bauxite et l'aluminium, les complexes agro-industriels etc... mais les effets pervers sont vite apparus. Outre la facilité de consommation, l'inflation, la corruption, l'inégale répartition et le gonflement de la dette, l'étroitesse du marché fut un frein. Le gaspillage et la capacité installée

démesurées freinent l'adaptation à la concurrence mondiale. Aujourd'hui, le pays cherche à transformer sur place les produits de cette industrie lourde (70 % de l'aluminium est exporté sans transformation).

5^{ème} exportateur de brut mondial, le Venezuela ne peut échapper à son destin. Il entrepris, au début de 1990, une politique d'ouverture avec, en 1997, une vente aux enchères des champs pétroliers et une recherche de marchés nouveaux pour réduire la prépondérance américaine (60% de ses ventes). La technologie et les investissements étrangers sont revenus pour partager les ressources mais aussi les risques. Pays de l'OPEP, il continue de disposer d'atouts importants qui, malgré les évènements politiques souvent déconcertants, pèsent favorablement sur son économie. Ses réserves sont au 6e rang mondial avec plus de 6 Milliards t (au 12e rang pour le gaz), sans compter la mise en exploitation des énormes réserves de schistes bitumineux de l'ordre de 300 milliards de barils de brut lourd qui place le Venezuela au niveau de l'Arabie même si le raffinage de ce brut reste complexe et coûteux. Cependant, la participation du pétrole dans les exportations traduit toujours la dépendance puisqu'il est passé de 90% en 1980 à 70% en 1990 pour remonter à 85% en 2004. Il représente 25% du PIB en 1999, 30% en 2004. Le prix élevé, depuis 2004, se traduit par des ressources financières inespérées qui permet à l'Etat (55% de ses recettes en 2004 contre 38% en 1999) d'investir à nouveau dans les infrastructures et la diversification des activités et de consolider une relative paix sociale. L'intégration énergétique avec les autres pays d'Amérique du sud, conforterait son avenir.